

couragements donnés aux entreprises des Anglais; et qu'elle perdrait tout l'éclat qu'elle a acquis aux yeux des nations du monde civilisé en cédant à une autre cette glorieuse occasion de compléter le grand travail entamé d'abord par l'immortel Cook, je ne puis m'empêcher de manifester mes sentiments. Je termine donc en exprimant la vive espérance que, grâce à vos efforts, mes vœux pourront être réalisés, et qu'avant peu la croix du Sud pourra briller sur une expédition naviguant vers les mers polaires; — cette croix chantée jadis par Dante et Camoens, et qui servit comme de bannière dans une cause bien plus sacrée; — cette croix, qui, par sa position, désigne l'heure de la nuit aux Indiens errants dans les déserts de l'*Atacania*, ou aux navires sillonnant l'océan; — cette croix qui brilla de tout son éclat sur Diaz, Colomb et Vasco de Gama. — cette croix, enfin, que je désire ardemment voir de nouveau briller sur le *pavillon de la Grande-Bretagne*, flottant avec orgueil sur les terres antarctiques dont la découverte est due au zèle et à l'intrépidité des marins anglais.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A. Z...

DESCRIPTION DE L'ILE DE FER.

PAR M. S. BERTHELOT.

ETYMOLOGIE. — Les Espagnols donnèrent le nom de *Hierro* à l'île de Fer, la terre la plus occidentale du monde connu des anciens. Cette dénomination, que les Français traduisirent par une expression équivalente, est dérivée de *Hero*, qui signifiait fontaine

dans la langue des Bimbaches, peuplade aborigène depuis long-temps anéantie. Viana, auquel l'histoire est redevable de ce renseignement (1), dit que les primitifs habitants de l'île de Fer appelaient *heres* les puits ou citernes dont ils se servaient pour conserver les eaux pluviales. Cette expression est encore en usage aujourd'hui dans le pays pour désigner ces réservoirs.

Quelques auteurs ont supposé que la dénomination de *Hierro*, Fer, avait été appliquée à l'île à cause de l'abondance de ce métal; mais cette opinion est toute gratuite, et voici probablement ce qui y a donné lieu. Les roches de cette île ont en général un aspect ferrugineux, et les autres produits volcaniques qui couvrent le sol ressemblent assez à des scories de forges : à une époque où le merveilleux était en grande vogue, on aura pris pour réalité ce qui n'était qu'apparence. Cependant, dès le commencement du xv^e siècle on savait déjà à quoi s'en tenir à cet égard. Les gens de Bethencourt, qui traitèrent si barbarement les malheureux Bimbaches, ne manquèrent pas d'observer que ces insulaires *portaient grandes lances non ferrées* (2). C'est ce qui a fait dire à Viéra que les *Herrenos* ne connurent d'autre fer que celui de leurs chaînes (3).

Nous éviterons de parler des autres dérivaions de ce nom, et de l'opinion qui lui attribue une origine grecque (4); celle de Viana nous a paru concluante : il serait donc superflu d'avoir recours à des hypothèses.

(1) Antonio Viana, *Antiquedades de las isl. afortunad.* Cant. 1, page 15.

(2) « Car, ajoutent les historiens de la conquête, ils n'ont point de fer ni d'autre métal. » Boutier et Le Verrier. *Hist. de la première découverte et conquête des Can.*, p. 122.

(3) *Noticias de la hist. gen.*, tom. 1, p. 63.

(4) *Idem.*

dans une question qu'on peut résoudre avec des traditions historiques accréditées par des faits encore existants.

CONFIGURATION ET GISEMENT. — L'île de Fer est la plus petite de l'archipel canarien : si on la mesure depuis le fond de l'enceinte du *Golfo* jusqu'à la pointe *Azone*, ou bien jusqu'au port *del Hierro*, sa largeur n'excède pas trois lieues; sa longueur, prise dans la plus grande extension d'une côte à l'autre, n'en dépasse guère cinq; on en compte 14 ou 15 en suivant le littoral sur tous ses contours. La forme de l'île imiterait assez bien celle d'un croissant si la pointe *Rastinga* ne s'avancait pas autant dans la direction du sud-ouest.

Quant au gisement, nous avons vu qu'en 1724 le P. Feuillée avait assigné au bourg principal (*Valverde*) $27^{\circ} 47' 30''$ de latitude nord, et $19^{\circ} 54' 45''$ de longitude occidentale.

Les observations de l'abbé de La Caille ont fait apprécier, en 1726, l'importance des données du P. Feuillée (1). Depuis cette époque les seules observations directes qui aient été faites pour déterminer la position de l'île de Fer, sont celles de don Domingo Mesa. Elles placent le bourg de Valverde par $27^{\circ} 45'$ de latitude, et $20^{\circ} 57' 45''$ de longitude occidentale comptée du méridien de Paris.

Cette observation diffère de l'estime de Borda de plus de 28 minutes en longitude.

Dans la petite carte qu'il annexa à celle de Lancerote, Thomas Lopez adopta la donnée de Feuillée; mais les renseignements lui manquèrent pour déterminer la forme de l'île d'une manière précise. Le plan

(1) Voyez *Hist. nat. des îles Can.* (Géog. descript.), p. 28 et 29.

que nous avons fait graver sur la pl. XI de notre Atlas a été levé par don Sébastien de Celis. C'est jusqu'à ce jour le seul qui donne une idée exacte de la configuration et de la topographie d'une île qu'on trouve citée dans tant d'ouvrages à cause de sa position par rapport aux autres longitudes terrestres.

DESCRIPTION. — Don Sébastien de Celis, qui a résidé long-temps à Valverde en qualité d'administrateur du fisc, nous a communiqué plusieurs notes importantes dont nous nous sommes servis pour notre description de l'île de Fer. Don Lorenzo Urtus nous a permis aussi d'extraire des manuscrits de sa bibliothèque tout ce qui nous a paru digne d'attention. Parmi ces précieux documents, nous devons faire mention surtout d'une relation du père Don Lorenzo, qui parcourut l'île en 1779. Les observations que renferme cet écrit dénotent beaucoup de jugement et d'instruction de la part de son auteur. Les distances relatives des lieux, la configuration du sol, l'état de l'agriculture, l'appréciation des produits et de la population, rien n'y est oublié; c'est une statistique presque complète du pays, et que relèvent encore des peintures de mœurs pleines d'intérêt. Nous devons citer également, parmi les sources où nous avons puisé, l'ouvrage de Viéra qui nous a fourni aussi de bonnes notions.

L'île de Fer est entourée d'une ceinture de lave qui la rend presque inabordable; elle s'élève rapidement depuis les falaises qui bordent le littoral jusqu'à une hauteur de plus de 3300 pieds. Cependant, sur certains points, quelques petits plateaux, disposés en assises, rompent l'uniformité de la pente et offrent un sol plus accessible. Tel est celui d'*Inama*, qu'on rencontre après avoir gravi les escarpements du *Golfo*, vaste baie

située sur la bande septentrionale. Lorsqu'on aborde l'île de ce côté, on voit se développer, sur un espace d'environ quatre lieues, une enceinte de rochers d'un aspect imposant; une forêt de lauriers, de mocans et de grandes bruyères en garnit les anfractuosités. C'est en s'engageant dans les sentiers pratiqués sur les rebords de la montagne qu'on parvient sur le plateau d'Inama; bientôt après on traverse les *Llanos de Nisdaje*, les mieux cultivés de l'île, et deux heures de marche suffisent ensuite pour arriver au bourg de *Valverde*, résidence du gouverneur. De là on descend vers le port d'*El-Hierro*, situé sur la côte du sud-est. Ainsi, en moins d'une demi-journée, on a parcouru le pays dans sa plus grande largeur.

Deux autres chemins partent de la capitale et se dirigent en divergeant vers les caps de *Salmore* et de la *Dehesa* qui limitent l'enceinte du *Golfo*, l'un au nord-est et l'autre au nord-ouest. Ces deux routes longent les crêtes des montagnes et permettent d'apercevoir sur les deux bandes de l'île les côtes opposées. Des cratères éteints, dont les flancs se sont recouverts d'une végétation vigoureuse, des nappes de laves et de scories, des cônes d'éruption plus récente accidentent à chaque pas cette haute région. Le promontoire de *Salmore*, qui s'avance vers le nord, domine tout le golfe et constitue la partie la plus élevée du *Time*, cette chaîne de rochers dont les terribles escarpements forment les premiers gradins des montagnes supérieures. La chapelle de Notre-Dame de *la Pena*, qui avoisine le hameau de *Guarazoca*, a été bâtie sur le sommet du promontoire. Vers la pointe de la *Dehesa* la pente n'est pas moins abrupte, et une autre cha-

pelle, celle de *los Reyes*, apparaît sur le point culminant du plateau.

La structure orographique de l'île n'a pas permis aux habitants de s'établir sur le littoral; beaucoup de villages sont groupés sur les coteaux maritimes les plus rapprochés du rivage; *San Andrés*, *Tinor*, *Teguacinte*, *Tenedra* et *Mocanal* occupent la seconde ligne sur les plateaux agricoles de l'intérieur.

Telle est dans son ensemble l'île de Fer, dont les historiens de Béthencourt donnèrent à leur manière (en 1402) une description remarquable par son exactitude et la simplicité du style.

« Si parlerons premièrement, disaient-ils, de l'isle de
 » Fer qui est une des plus lointaines. C'est une moult belle
 » isle qui contient sept lieues de long et cinq de large : elle
 » est en manière d'un croissant et très forte, car il n'y a ne
 » bon port ne bon entrage. Elle a esté visitée par le sieur
 » de Bethencourt et par d'autres : Gadifer y fut bien lon-
 » guement. Elle souloit estre bien peuplée de gens, mais
 » ils ont esté pris par plusieurs fois et menez en chetifuoison
 » et estranges contrées; aujourd'hui y sont demeurez peu.
 » Le país est haut et assez plain, garny de grands boccages
 » de pins et de lauriers portant meures si grosses et si
 » longues que merveilles (1), et sont les terres bonnes pour
 » labourer bleds, vin et toutes autres choses. On y trouve
 » mains autres arbres, portans fruicts de diverses autres
 » conditions, et y sont faucons, esperviers, allouettes,
 » cailles, et une manière d'oiseaux de courte volée, qui
 » ont plume de faisans et la taille d'un papegaux (2). Les

(1) Bontiers et Le Verrier on voulu désigner ainsi les fruits du *Pterocles arenarius*.

(2) L'oiseau dont il est ici question est probablement le *Tetras Aragonica*.

» eaux y sont bonnes et y a grand planté de bestes, c'est à
 » savoir pourceaux, chèvres, brebis, et des lesardes,
 » grandes comme un chat, mais elles ne font nul mal, et
 » sont bien hideuses à regarder. Les habitants d'icelle sont
 » moult belles gens hommes et femmes. Il y croit bleds de
 » toutes manières assez (1). »

De hautes montagnes où l'on retrouve des forêts vierges attirent sur l'île une masse de vapeurs qui humectent et fertilisent le sol, bien que dans plusieurs endroits la compacité des laves et la nature des autres produits volcaniques retardent encore le développement de la végétation. Toutefois, aucun ruisseau n'arrose le pays depuis la perte de l'*Arbol Santo*. Les seules sources existantes sont celles situées sur les hauteurs de *los Llanillos* et de *Sabinosa*. Celles de *los Llanillos* fournissent une eau potable, toujours limpide et très froide; l'eau de la seconde est presque chaude, son odeur est sulfureuse et sa saveur piquante; c'est la fontaine médicinale des *Herrenos*; ils en font usage contre les obstructions, et prétendent que les chèvres et les brebis qui en boivent ne s'engraissent jamais. Les vertus de cette source n'échappèrent pas aux observations des chapelains de Béthencourt.

« Quand on a tant mangé que on ne peut plus, écrivaient-
 » ils, et qu'on boit d'icelle eau, ainchois qu'il soit une
 » heure la viande est toute digérée, tant qu'on a aussi
 » grande volonté de manger qu'on avait auparavant (2). »

Pendant l'hiver les habitants ont grand soin de re-

(1) *Hist. de la prem. descouv. et conquest. des Can.*, p. 121 et 122.

(2) *Idem*, *idem*, *idem*.

cueillir les eaux pluviales dans les *heres* ou citernes. Au centre du vallon de *Tafirafe*, à un quart de lieue environ du bourg de Valverde, on en a creusé une quarantaine dans l'épaisseur du tuf. Il en est dans ce nombre de très spacieuses qu'on attribue aux anciens Bimbaches; elles sont recouvertes d'une voûte soutenue par des piliers. On en voit aussi de semblables dans d'autres vallées de l'île, et chaque commune entretient des gardiens auprès de ces précieux réservoirs. Dans les contrats de mariage et les legs testamentaires le don d'une citerne est plus estimé que celui d'un champ.

Dans les lieux éloignés des *heres*, les pâtres de l'île de Fer, à l'exemple des Bimbaches, se procurent aussi de l'eau potable en creusant des trous sur les troncs des mocans, au départ des premières branches. Les vapeurs que la rosée et les brouillards déposent sur les feuilles ne tardent pas, en s'écoulant le long des rameaux, de remplir ces petits réservoirs connus dans le pays sous l'ancien nom de *guazimos*.

Les ingénieux Herrenos ont admirablement secondé la nature pour accroître leurs ressources, et sont parvenus, à force de labeurs et de persévérance, à se passer des autres îles. Leurs récoltes excèdent la consommation, et les denrées qu'ils exportent à Sainte-Croix de Ténériffe ou dans les autres ports de l'archipel, leur produisent chaque année un revenu de 125 mille fr. Cette somme est assez forte si l'on a égard à la petite étendue d'un territoire dont la circonférence est d'environ 14 lieues, et au chiffre d'une population que le dernier dénombrement de 1855 portait à 4440 habitants ou 634 par lieue carrée. En France le rapport est de 1240 à 1.

La fertilité du sol dans l'île de Fer favorise puissamment l'industrie agricole. Une *fanegada* de terre (1) plantée de vignes rapporte annuellement 9 ou 10 pipes de vin de 600 litres chaque, tandis qu'à Ténériffe ce produit ne dépasse guère 5 pipes.

Le tableau suivant donnera une idée des récoltes générales.

| PRODUITS. | QUANTITÉS. | VALEURS |
|--------------------------------------|---|-----------|
| | | fr. c. |
| Vin | 2,110 pipes de 600 litres chaque. | 168,500 » |
| Orge | 9,300 <i>fanegas</i> (2) } | 57,411 » |
| Blé | 480 <i>id.</i> } | |
| Seigle | 300 <i>id.</i> } | |
| Mais | 1,000 <i>id.</i> | 7,000 » |
| Légumes | 2,140 <i>id.</i> | 14,980 » |
| Pommes de terre. | 5,000 <i>costales</i> (3) | 7,500 » |
| Orseille | 180 qqs. | 18,000 » |
| Figues sèches | 1,000 <i>id.</i> | 20,000 » |
| Laine | 500 <i>id.</i> | 30,000 » |
| Fromages | 650 <i>id.</i> | 15,000 » |
| Lin | 541 douzain. de chenevottes (<i>manojos</i>). | 5,000 » |
| Miel | 912 <i>quartillo</i> = 456 litres. | 500 » |
| Cire | 550 livres | 800 » |
| Agneaux | 2,141 | 9,000 » |
| Chevreaux | 850 | 5,400 » |
| Veaux | 70 | 700 » |
| Cochons | 160 | 2,400 » |
| Valeur totale des produits | | 554,991 » |

Dans les années d'abondance ces produits augmentent considérablement; ainsi les récoltes des céréales (blés, orges et avoines) s'élevèrent à 17,430 *fanegas*. Les trois années suivantes ne furent pas moins fertiles, mais le chiffre de ces produits diminua de plus d'un tiers en 1678, et de près de la moitié en 1776.

(1) La *fanegada* de terre de l'île de Fer est de 1,200 brasses carrées. La brasse est d'environ 6 pieds. A Ténériffe, la *fanegada* est de 1,600 brasses.

(2) La *fanega* pèse environ 42 kilog.

(3) Le *costal* pèse la moitié moins que la *fanega*.

On a évalué le total des troupeaux de moutons et de brebis à 12,000 têtes. Ces animaux ne se désaltèrent qu'avec la rosée; leur principale nourriture, dans ce pays sans herbages, consiste en feuilles d'asphodèles (1), de figuiers et mûriers noirs. Les figuiers de l'île de Fer sont vigoureux et peu élevés; leurs rameaux s'étendent au loin sur le sol et couvrent de grands espaces. Un de ces arbres rapporte jusqu'à 400 livres de figues.

Les chèvres, bien moins délicates que les brebis, s'accommodent de toutes les plantes sauvages sans distinction; les euphorbes même, dont le suc est si caustique, ne leur répugnent pas. Quant aux vaches, leur pâture est la même que celle des brebis.

D'après les annotations de don Lorenzo Urtus, les revenus d'un riche fermier peuvent être évalués sur les données suivantes :

130 à 140 pipes de vin;
5 à 600 fanegas de blé;
18 à 20 — de figues sèches.

A ces produits annuels il faut ajouter la possession de 20 à 30 vaches, 2 ou 300 brebis, un certain nombre de chèvres et de cochons, plusieurs bêtes de charge, et quelques ruches à miel, puis ce que lui rapporte en laine et laitage son gros et menu bétail.

Presque tout le vin qu'on récolte est converti en eau-de-vie, dont la plus grande partie est expédiée à la Havane, le reste se consomme dans l'île, et prend le nom de *mistela* lorsqu'on y fait infuser une certaine quantité de cannelle, de girofle, d'anis et de piments

(1) *Asphodelius ramosus*. Les brebis broutent aussi la racine de cette plante.

rouges mêlés avec du miel. Cette liqueur incendiaire est très goûtée des Herrenos, et l'usage s'en est malheureusement répandu dans toutes les Canaries.

Une trentaine d'alambics d'ancienne construction est affectée à la distillation de l'alcool : 1200 pipes de vin rapportent environ 200 pipes d'eau-de-vie de qualité inférieure, fortement imprégnée d'empyreume, et préférée par cela même à notre meilleur cognac.

Le pays est très peu imposé : toutes les redevances se réduisent aux dîmes, aux droits communaux et au nouvel impôt de la police.

La dîme est évaluée à 2,400 fr. environ.

La toison du bélier et la valeur d'un fromage à la naissance de l'agneau reviennent de droit à la commune.

Le nouvel impôt que perçoit l'administration générale de la police ne s'élève pas à 500 francs pour toute l'île.

Lorsqu'on compare les conditions d'existence des habitants de ce recoin du globe avec la position sociale des populations européennes, on ne sait trop de quel côté doit se trouver le vrai bonheur. D'une part c'est le *laisser-vivre* du bon vieux temps, la société presque à son enfance et dans toute sa simplicité, n'employant encore que les premiers éléments de la civilisation pour arriver à un état plus prospère ; mais aussi c'est un bien-être réel, effectif, à l'abri des caprices de la fortune et des chances du hasard. D'autre part, c'est la civilisation parvenue peut-être au plus haut degré des conditions humaines, et qui nous est imposée avec toutes ses conséquences comme un fait accompli ; car dans l'état de choses où nous vivons, il faut tout accepter pour savoir vivre ; la loi du pays avec ses garanties

ou ses abus, ses avantages ou ses préjudices, ses concessions et ses libertés.

Dans l'aperçu statistique que nous venons de présenter d'une des plus petites îles de l'archipel canarien, nous avons montré les ressources que les Herrenos avaient tirées de leur rocher. Quelques observations sur leur position sociale et leurs coutumes compléteront cette esquisse, et serviront à faire apprécier ces insulaires sous des rapports plus philosophiques.

Le commerce intérieur est tout-à-fait nul à l'île de Fer, et cela doit être ainsi dans un pays où chacun peut se passer de son voisin. Sauf cinq ou six familles héritières d'anciens fiefs, le terrain est assez également réparti. Chaque propriétaire cultive son champ et en tire ses propres ressources. A l'époque des récoltes la population entière sort de ses foyers dès le point du jour, et si l'on traversait alors un village on se croirait dans un pays abandonné. L'égalité des fortunes a amené celle des conditions; tous les Herrenos ont la même allure : la chaumière du pâtre, la ferme du laboureur, la maison du villageois, offrent la même uniformité. Une étable ou un hangar pour les animaux domestiques, des celliers pour les vins, des greniers pour les autres récoltes constituent les dépendances de l'habitation; des instruments de labourage, les ustensiles les plus nécessaires à la charpenterie, un moulin à bras pour les grains, des métiers à tisser, quelques nattes, des corbeilles et des coffres héréditaires composent tout l'ameublement. Le chef de la famille, les enfants et les serviteurs, chacun met la main à l'œuvre, et s'occupe alternativement des soins intérieurs et des travaux des champs, confectionne chez soi meubles, ustensiles et vêtements, tout enfin, jusqu'aux chaus-

tures. Les femmes ont leur bonne part dans ces travaux journaliers. Ainsi celui qui voudrait exercer exclusivement un métier ne trouverait rien à vendre aux autres. De cette suffisance des besoins de la vie résulte un bien-être qui exclut le luxe et éloigne la pauvreté; aussi la mendicité et tous les vices qu'elle entraîne sont inconnus chez ce peuple de bonnes gens. Si une famille trop nombreuse ne peut nourrir tous ses membres, il est rare que les individus surnuméraires restent à charge au pays. Les Herrenos sont les Auvergnats des Canaries. Viera les a comparés aux Galiciens de la péninsule (1); beaucoup passent dans les îles voisines et vendent leurs services aux plus offrants. Intéressés comme tous les montagnards, ils sont recherchés cependant pour leur probité; ingénieux par instinct, ils profitent d'abord de leurs loisirs pour s'apprendre à lire et à compter, et l'on a observé que c'était toujours par les chiffres qu'ils commençaient leurs premiers exercices. Économes avant tout, ils retournent au pays avec des épargnes, s'y retrèmpent aux bonnes mœurs, et reprennent joyeux leur premier genre de vie.

Parmi les coutumes de ce peuple il en est de très anciennes dont la religion s'est heureusement emparée pour accroître le respect de ses cérémonies les plus touchantes. Les Herrenos conservent une profonde vénération pour la mémoire des morts : chaque année le second jour de novembre, ils se rendent en foule à la chapelle du couvent de Saint-François avec des ou-

(1) « *Los herreños son los Gallegos y Asturianos de las Canarias. Todos se han aprovechado siempre de ellos; y los han hallado prontos, fieles, humildes, que importa que parezcan interesados?* »

(Noticias de la hist. gen. , tom. III, p. 104.)

tres de vin (1) et des corbeilles remplies de blé , d'orge, d'avoine et de figues sèches. Le prêtre suspend le service funèbre au moment de l'offerte : chacun dépose alors sur la tombe de ses proches le vin qu'il a apporté, et verse en même temps ses corbeilles de fruits sur de grandes nattes placées devant l'autel. Les moines recueillent l'offrande que le prêtre a bénie, et se chargent des libations dont les morts ne sauraient profiter. Ainsi la pensée première qui consacra ce pieux usage n'a été que modifiée : le but est resté le même dans ses conséquences morales comme dans ses résultats matériels.

On évalue à 5 ou 6 pipes de vin, et à plusieurs quintaux de fruits et de grains, la totalité des dons qu'on dépose à cette époque dans les deux principales églises de l'île.

Isolés sur leur rocher et privés souvent pendant plusieurs semaines de toute communication avec les autres îles, les Herrenos vivent heureux et sans souci de l'avenir. Viera les a dépeints, comme nous, contents de leur sort et pleins d'amour pour le pays. « Ils sont, » dit-il, comme la terre qui les a vus naître, forts, sains » et féconds, agiles de corps et bien proportionnés ; ils » ont en° général le teint plus blanc que les autres » insulaires. Vifs, gais, amateurs du chant et de la » danse, ils sont tous très enclins au mariage. » Ajoutons que la douceur de la température dans ce climat privilégié est très favorable aux vieillards, éloigne d'eux

(1) Les outres ou *fules* dont se servent les Herrenos pour renfermer le vin sont en peau de chèvre ou de brebis. La manière de faire ces espèces de sacs sans couture exige beaucoup d'adresse et de soin. On coupe d'abord la tête de l'animal qu'il faut vider après par cette ouverture ; on tanne ensuite la peau en lui donnant une couleur rougeâtre avec de l'orseille commune.

les infirmités, et leur permet de se passer de médecins. Les exemples de longévité sont assez communs dans l'île. Toutefois l'usage trop fréquent du poisson salé, celui plus nuisible encore des liqueurs fortes et de la perfide *mistela*, entraînent des maladies cutanées et certaines affections chroniques que l'ignorance des *curanderos* aggrave encore par des remèdes empiriques. Le docteur don Leonardo Pérez, avantageusement connu par ses belles observations sur la fièvre jaune (1), fut déporté à l'île de Fer pendant les troubles politiques de 1823, et sa présence fut un véritable bienfait pour le pays. Ce philanthrope se consacra au soulagement des malheureux : on le vit toujours plein de zèle, médecin et pharmacien à la fois, se procurer par des herborisations pénibles les ressources qui devaient seconder son art. Dès le matin Pérez parcourait les montagnes, s'enfonçait dans les ravins, gravissait les rochers les plus escarpés pour y recueillir les plantes médicinales qui devaient faire le fond de ses ordonnances. Nul intérêt ne le guidait : jaloux de se concilier la bienveillance et l'estime des habitants, il voulut payer leur hospitalité par ses services, et continua son œuvre d'humanité jusqu'au moment où, à la chute de la Constitution, un décret de Ferdinand vint mettre sa tête à prix. Mais la providence veillait sur l'homme de bien ; les Herrenos, reconnaissants, protégèrent sa fuite, et celui qu'ils appelaient leur père s'embarqua pour l'Amérique en emportant leurs regrets. Nous avons montré les Herrenos laborieux, fidèles et vertueux ; le fait que nous venons de citer dit bien plus encore que tous les éloges.

(1) Pendant l'épidémie de 1819.